

A CÔTÉ DE CLODION

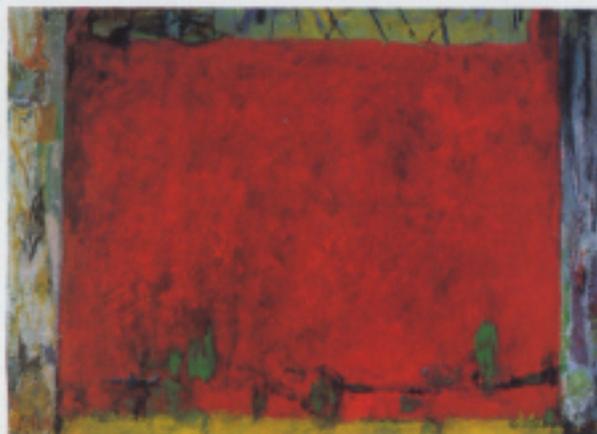
Avec cette troisième manifestation, consacrée au sculpteur Joseph-Charles Marin (1759-1834), Patrice Bellanger, le seul galeriste antiquaire à s'être spécialisé dans la sculpture, aborde le terrain stimulant de l'exposition monographique. En décembre 1985, il avait rassemblé quelques dessins et maquettes d'architectures autour du « théâtre », « mais à cette époque le virus de la sculpture l'avait déjà atteint et il avait décidé de s'y adonner exclusivement. « Je trouve, à la sculpture, des qualités plus émotionnelles et tactiles qu'à la peinture ». Cette vision presque sensuelle lui a fait privilégier la terre cuite, qu'elle soit esquisse ou œuvre plus aboutie, dans laquelle se lisent mieux les qualités propres à chaque artiste, et qui en est, au sens propre, « l'empreinte digitale » (IX : « Portrait de jeune femme au châle », vers 1790). En 1989, une exposition thématique sur la « femme-symbole » lui permettait de faire voisiner des vierges sages du 17^e siècle, une « Volupté » de Bocciaardi, quelques « glorie victis » fin de siècle et même une « Diane chasserresse » de Carrier-Belleuse provocante comme un Rops. Avec Marin, Patrice Bellanger veut rendre hommage à l'élève, l'émule et l'ami de Clodion à qui le Louvre consacre une exposition très attendue (hall Napoléon). Certes, nous retrouvons aussi chez Marin de nombreuses ménades et autres



bachchantes faisant résonner leurs cymbales ou mutinement renversées sur des couches qui semblent avoir conservé la mollesse de la terre crue. C'est un genre qu'il sut à merveille illustrer puisque nous le voyons encore, dans les années trente du siècle, présenter deux bustes de bachchantes au Salon. Mais cet élève du « Fragonard de la sculpture » fut touché à son tour par la grâce néo-classique, et il obtint le premier prix de sculpture, en 1801, avec un « Caius Gracchus quittant sa femme Licinia pour aller rejoindre ses partisans », un thème héroïque et vertueux. Rejoignant l'académie de France à Rome, l'année suivante, il y reste jusqu'en 1810 et enseigne à l'académie Saint-Luc. C'est là que Chateaubriand lui commande pour l'église Saint-Louis-des-Français le « Tombeau de Pauline de Beaumont ». C'est de cette époque que date le « Ganymède et Zeus » qui sera à l'exposition. De retour en France, il succède à Chinard à l'école des Beaux-Arts de Lyon avant de revenir à Paris. Patronnant une dernière fois son élève, Clodion figurera boulevard Saint-Germain avec un bas-relief bien représentatif de son style, « Sacrifice à l'Amour ». Galerie Patrice Bellanger, 198 boulevard Saint-Germain (7^e); jusqu'au 18 avril. J.-L. G.

LA PEINTURE, LE TEMPS

Nous avons déjà signalé, lors d'une de ses précédentes expositions dans cette même Maison Mansart, en mars 1988, la qualité de la peinture de Béatrice Bonnafous. Une peinture plutôt âpre,



exempte de toute séduction facile — au reste de toute facilité — et qui s'est encore plus intériorisée. Tout n'est pas donné d'emblée, à qui la regarde, dans cette peinture qui pourtant nous parle cette fois fréquemment d'offrande par le

signe-symbole d'une coupe, répété dans plusieurs petites toiles. Mais cette coupe, très « primitivement » montrée de profil, image brute sans vains détails, archétype de toutes les coupes antiques, renvoie aussi, dans sa dimension d'objet archéologique, à l'idée de ce qui est enfoui, de ce qui survit, ainsi caché, des temps passés. Plusieurs de ces tout petits tableaux, exhibant ces coupes sur un fond sans profondeur illusoire, fonctionnent en diptyque vertical avec une « vue » de ville réduite à quelques signes — une arcade, la trouée sombre d'une fenêtre, la masse claire d'un mur — dans une dialectique enfoui/apparent, passé/présent, qui induit la notion du temps. D'autres toiles, plus grandes, évacuent presque tout signe lisible d'un rapport, même par la mémoire, au réel, mais l'on y sent toujours comme dans la matière même, dans son travail, dans la lumière lointaine qui en émane, l'œuvre de ce temps qui cache ou révèle, efface ou garde trace (IX). Même transplantée à Paris, c'est une peinture du Sud, baignée d'un climat méditerranéen, assourdie comme l'ombre qu'on recherche là-bas, sourdement habitée par ces forces archaïques qu'on y ressent toujours actives, comme provenant du sol et du passé qui y demeure enfoui. Maison Mansart, 5 rue Payenne (3^e); jusqu'au 30 avril.

« Paris 8^e-1992 » : une dizaine de galeries du 8^e arrondissement font un vernissage commun le 9 avril au soir, en exposant chacune l'artiste qui leur a semblé le mieux représenter la créativité de l'année. Par exemple, Jean-Michel Correia galerie 26, Lydie Arickx chez Michèle Sadoun, Nicolai Ignatov chez Boulakia, Solomuka chez Thierry Salvador, Fernando Lerin chez Carole Brimaud...

Double exposition pour Vera Szekely qui présente une grande « calligraphie spatiale », des boîtes et des œuvres sur papier, galerie Pierre Lescot (153 rue Saint-Martin; 2-30 avril), et une autre installation dans une nouvelle galerie près de la Bastille, Archide (170 rue du Faubourg-Saint-Antoine; jusqu'au 30 avril).